

cœur, dans le livre de vie. La générosité des riches bâtilra le nouveau Séminaire de Sainte-Thérèse, la charité des pauvres le bénira. — *Commu iqué à la "Minerve."*

*Un sermon pratique sur l'émigration, ses causes et ses remèdes.*— Nous empruntons au *Journal d'agriculture* le compte-rendu publié par M. J. C. Chapais, d'un sermon que le Révd Père Lacasse croit devoir faire dans chaque paroisse où il est invité à parler de colonisation. Nous croyons qu'il serait profitable d'en faire la lecture de temps à autre, dans les familles.

Voici le compte-rendu tel que publié par notre confrère :

"Tous les hommes sérieux," nous a dit le père Lacasse, "s'accordent à dire que la grande plaie qui décime la Province de Québec et cause sa ruine, c'est l'émigration." Occupons-nous donc de cette question de l'émigration et voyons quelles en sont les causes.

"La première cause est l'appauvrissement des terres, et la seconde le dégoût pour l'agriculture. Ces deux causes ont quatre sources que nous allons passer en revue.

"Une des sources de la misère et de la pauvreté prévalentes dans notre classe agricole, c'est le blasphème. Dans aucun pays on ne blasphème autant que dans la Province de Québec. On profère partout et à tout propos, les blasphèmes les plus horribles contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre la Ste-Vierge, contre les Saints, contre le Baptême, contre la Ste-Écharistie. Or, Dieu maudit le blasphémateur et le punit même ici-bas, témoin de nombreux exemples rapportés dans les Saintes Écritures. Rien de surprenant que dans un pays où l'on blasphème autant, l'agriculture ne soit pas bénie de Dieu.

"La seconde source de pauvreté est l'intempérance. Le peuple canadien va vite dans la voie de l'ivrognerie. Il y a parmi nous peu d'ivrognes avérés, mais une foule d'ivrognes d'occasion. Chaque fois que le cultivateur sort de chez lui, soit pour aller au marché, soit pour aller aux cours de justice, soit pour assister aux expositions ou aux assemblées publiques, politiques et autres, il boit avec ses amis. On se paie des verres de politesse; on en prend un, deux, trois, on s'enivre, et finalement on perd la raison. Le verre de politesse est d'usage à certaines époques de l'année. Au premier jour de l'an, aux jours-gras, à la demi-carême, etc.; il est de rignour de se visiter et de s'offrir des verres de politesse, ce qui fait qu'à ces époques une grande partie des paroisses s'enivre. Il a des gens qui dans ces circonstances ont des cousins dans toutes les maisons, pour avoir le prétexte de prendre un coup. Ce n'est pas tant l'argent dépensé en boissons enivrantes dans l'année qui appauvrit que les effets produits par cette boisson. Celui qui fête, comme l'on dit vulgairement, fait des mauvais marchés, puis il se rend malade, et pour une journée passée à boire, il en faut passer une autre à se soigner, car l'abus nuit à la santé, et pendant ce temps la culture et les affaires sont en souffrance. Donc, plus de verre de politesse. Si on s'engage à n'en plus offrir, on verra bientôt l'ivrognerie disparaître.

"Le luxe est la troisième cause de la pauvreté et du dégoût pour le travail de la terre. Aujourd'hui les cultivateurs ont honte de s'habiller avec les étoffes, produits de leur industrie. On achète toutes les étof-

fes nécessaires, et on nous objecte qu'elles coûtent meilleur marché que celles fabriquées chez soi. Raisonnement erroné, car l'on oublie que si l'étoffe que l'on achète coûte peu d'argent, elle est prise cependant sur le revenu de la terre, tandis que si elle avait été fabriquée chez soi, elle représenterait la valeur du temps employé à la tisser, temps qui généralement est perdu par celle qui aurait dû faire ce travail. La richesse d'un cultivateur consiste à produire tout ce qu'il peut chez soi et à prendre le moins possible pour ses dépenses chez les autres. Il vend ses produits et, n'ayant pas besoin de beaucoup acheter en échange, il s'enrichit. Les beaux habits, les rubans ne sont pas ce qui constitue le mal. Ce dénier réside dans le fait qu'on s'habille au dessus de ses moyens, qu'on veut par orgueil être aussi bien mis que son voisin, avoir une aussi belle voiture, un aussi beau harnais que lui, et pendant ce temps, les comptes s'accumulent, et la ruine arrive. Il faut donc s'habiller suivant sa condition, et pour le cultivateur cette condition veut qu'il s'habille avec les étoffes fabriquées chez lui.

"La quatrième cause de la pauvreté de la classe agricole est l'oisiveté. Il n'y a que chez le cultivateur canadien qu'on trouve ce que l'on appelle des *morte-saisons*. C'est une expression qu'on entend nulle part ailleurs. Le cultivateur travaille à ses semences pendant un mois, à ses récoltes pendant deux autres mois et le reste du temps, *morte-saisons!* Comme on achète toutes les étoffes nécessaires à l'habillement chez le marchand, les femmes et les filles n'ont presque rien à faire. Elles ne travaillent plus au champ, car c'est au-dessous de la condition de personnes si bien mises. Les garçons qui ont cheval et voitures ne manquent aucune fête, expositions, assemblées publiques, etc., etc. On se dégoûte ainsi petit à petit du travail manuel; la terre mal cultivée ne donne plus, la gêne arrive, puis la misère. Pour montrer comme l'on travaille peu chez nos cultivateurs, examinons un fait qui arrive souvent. Dans une famille de huit enfants, il en part deux ou trois pour les États Unis. Après leur départ il se fait autant d'ouvrage qu'avant, rien ne souffre. Donc, ils étaient inutiles et ne faisaient que dépenser. Et pourtant, sur nos terres mal cultivées, ils auraient bien trouvé à s'occuper s'ils avaient voulu.

"Le résultat de tout cela est qu'il arrive une heure où il faut partir pour l'exil, où l'on doit se décider à aller servir d'esclaves aux populations voisines. Et c'est alors que des jeunes gens, des jeunes filles se trouvent lancés, à la période la plus critique de la vie, dans un milieu où ils risquent de perdre, et ne perdent que trop souvent hélas! leur foi. On perd sa santé à travailler dans les manufactures et sa foi à fréquenter un peuple sans principes moraux. Après quelques années on revient, si on le peut, mourir au pays, ou lui donner le triste spectacle d'un naufrage moral complet.

"Voilà donc la grande plaie qui nous ronge et les causes qui l'ont amenée. Il s'agit maintenant de considérer s'il y a quelque remède à apporter à un si triste état de chose. Oui, il y a un remède, et tous les cultivateurs qui ont souci de leur avenir et de celui de leurs enfants, et qui surtout veulent leur bien spirituel, doivent l'employer sans retard. Voici en quoi il consiste: Il faut d'abord faire disparaître les quatre